

Arnauld d'Abbadie au service de son frère aîné

(Arnauld d'Abbadie in his elder brother's service)

Allier, Jeanne-Marie

9, rue Brézin

F-75014 Paris

Arnauld d'Abbadie d'Arrast (1815-1893) a visité l'Ethiopie avec son frère Antoine d'Abbadie entre 1837 et 1853. Antoine est le "savant" de l'expédition. Arnauld, lui, se lie avec les nombreux polémarques qui règnent alors sur l'Ethiopie. En 1868, il publie Douze ans de séjour dans la Haute-Ethiopie (Abyssinie). Deux autres volumes de souvenirs ont paru à la Bibliothèque Vaticane en 1980 et 1983. Le quatrième volume est depuis longtemps prêt pour l'impression. Dans ces volumes de souvenirs on peut y lire des descriptions de la vie quotidienne, de la vie militaire, des récits de batailles et de stratégie militaire, des portraits de nombreux Ethiopiens, des descriptions de chevaux, &c. A son retour d'Ethiopie, Arnauld d'Abbadie vit à Ciboure où il a fait construire un château.

Mots Clés: D'Abbadie d'Arrast (Arnauld). Frère d'Antoine d'Abbadie. Voyage. Ethiopie. XIXe siècle. Sources du Nil. Armes. Vocabulaire du cheval. Douze ans dans la Haute-Ethiopie.

Arnauld d'Abbadie d'Arrast (1815-1893) Etiopian izan zen bere anaia Antoine d'Abbadierekin 1837-1853 artean. Antoine espedizio hartako "jakintsua" zen. Arnauld, bere aldetik, harremanetan sartu zen garai hartan Etiopian agintzen zuten polemarka askorekin. 1868an, Hamabi urteko egonaldia Etiopia Garaian (Abisinia) izenburuko liburua argitaratu zuen. Beste bi oroitzapen liburu agertu ziren Vatikanoko Liburutegian. Oroitzapen liburu horietan hainbat gauza aurki daiteke: eguneroko bizitzaren deskripzioak eta bitzita militarrenak, gudu eta estrategia militarren inguruko kontaerak, etiopiar askoren erretratuak, zaldien deskripzioak, etab. Arnauld, Etiopiatik itzuli ondoren, Ziburun bizi izan zen eta gaztelu bat eraiki zuen bertan.

Giltz-Hitzak: D'Abbadie d'Arrast (Arnauld). Antoine d'Abbadieren anaia. Etiopiarako bidaia. XIX. mendea. Niloren iturburuak. Zaldiaren inguruko hiztegia. Hamabi urte Etiopia Garaian.

Arnauld d'Abbadie d'Arrast (1815-1893) visitó Etiopía con su hermano Antoine d'Abbadie entre 1837 y 1853. Antoine es el "sabio" de la expedición. Arnauld se amigó con numerosos polemárcas que reinan entonces en Etiopía. En 1868, publica Doce años de estancia en la Alta Etiopía (Abisinia). La Biblioteca Vaticana publica otros dos volúmenes de recuerdos en 1980 y 1983. El cuarto volumen está listo para impresión desde hace tiempo. En estos volúmenes de recuerdos se pueden leer inscripciones de la vida cotidiana, de la vida militar, relatos de batallas y de estrategia militar, retratos de numerosos etiopes, descripciones de caballos, etc. A su vuelta de Etiopía, Arnauld d'Abbadie vive en Ciboure donde mandó construir un castillo.

Palabras Clave: D'Abbadie d'Arrast (Arnauld). Hermano de Antoine d'Abbadie. Viaje. Etiopía. Siglo XIX. Fuente del Nilo. Armas. Vocabulario del caballo. Doce años en la Alta Etiopía.

Michel Arnauld d'Abbadie d'Arrast est né à Dublin, le 15 juillet 1815, cinq ans après son frère Antoine. Leur père, Michel d'Abbadie, avait émigré en Irlande au moment de la Révolution française. Il y avait épousé une Irlandaise, Elisabeth Thompson of Park. Ils ont eu 6 enfants, 3 garçons et 3 filles. Antoine était le second, Arnauld le quatrième.

La famille revient en France en 1820, elle s'installe d'abord à Toulouse, puis à Paris. A la fin de ses études, Arnauld aurait voulu entrer dans l'armée, mais sa mère s'y est opposée.

Pourtant, en 1833 Arnauld suit Clauzel en Algérie, mais à son grand regret ne participe à aucune opération militaire. Quatre ans après, à 22 ans, il retrouve son frère Antoine au Caire. C'est le 25 décembre 1837 que les deux frères quittent l'Égypte pour leur long séjour en Éthiopie. Ils partent ensemble à la découverte du pays et à la recherche des sources du Nil. Ils sont accompagnés d'un missionnaire lazariste, Giuseppe Sapeto, d'un Anglais qui ne poursuivra pas longtemps son voyage et de deux domestiques - Ali, un égyptien et Domingo, un basque. Le 15 janvier 1846 les deux frères parviennent, à ce qu'ils croyaient –et leurs contemporains aussi– être les sources du Nil. Voilà ce qu'écrivit Arnauld dans ses mémoires pour motiver leur départ:

Les derniers échos de la vie scientifique en Europe venaient de nous apprendre que la portion de l'Afrique que nous parcourions attirait d'autant plus l'attention des savants, qu'[ils] espéraient voir surgir de nouvelles découvertes (...) et nous nous sentîmes incités par notre amour propre national à tenter une entreprise, qui pouvait rapporter à la France une découverte de plus (Tome III, p. 63).

Cependant la résolution que nous prenions avait une valeur bien différente pour mon frère et pour moi (Tome III, p. 65).

Antoine part pour ses recherches, Arnauld pour l'aventure.

Mon frère, en vue de l'indépendance nécessaire à ses travaux scientifiques, avait évité de se faire l'homme d'aucun parti, s'était soustrait en même temps aux jouissances et aux vicissitudes qu'entraîne le patronage des puissants et s'était résigné de prendre l'habit et les allures humbles, la position dénuée des Éthiopiens voués à l'étude. Bientôt on avait deviné son instruction, et comme il travaillait assidûment à s'asçavanter encore, on ne l'appelait plus que "l'homme du livre", de même que tout docteur du pays (Tome III, p.63-65).

Toutefois, pendant les premiers mois de son séjour Arnauld tente d'aider son frère dans son projet d'établissement d'une carte. Il relève son propre itinéraire, car les deux frères ne voyagent pas ensemble, mais ne se retrouvent que rarement au hasard de leurs déplacements. Arnauld nous apprend comment il a renoncé à ses bonnes intentions d'aider Antoine dans le relevé de sa carte:

Je m'étais appliqué (...) à relever exactement à la boussole toutes mes routes et les points saillants qui les bordaient, à régler fréquemment mon chronomètre au moyen des hauteurs correspondantes du soleil, à prendre les distances lunaires, à faire journellement vingt et une observations météorologiques. Mais (...) en franchissant le lit rocheux d'un torrent, ma boussole de relèvement s'échappa de ma ceinture et roula sur les pierres. Au camp je m'aperçus que le pivot de l'aiguille était faussé. Dès lors, mettant de côté boussole, chronomètre, sextant et écritures, je suivis sans remords mon inclination pour la vie militaire. (Tome I, p. 314).

Depuis ce moment Arnauld vit à la cour des polémarques, participe aux batailles, qu'il suit comme un des chefs dont il partage la vie. Il apprend l'amarigna et la langue des Gallas.

Nous savons qu'il aurait voulu entrer dans l'armée; nous trouvons donc dans ses mémoires de nombreux récits de batailles, certaines auxquelles il a participé, d'autres qui lui ont été racontées. Il nous parle de leur préparation, de la position des troupes, du nombre des combattants, de la "multitude des servants que traîne après elle une armée éthiopienne", tant hommes que femmes, il insiste sur les prouesses guerrières, les querelles constantes entre les différents chefs de guerre, les alliances qui changent constamment (même au cours d'une bataille ce qui entraîne souvent des confusions sanglantes entre alliés et les ennemis).

Il devient surtout l'ami et le confident de Guoscho, prince du Gojam qui le considère comme son fils. Arnauld le respecte et lui porte une affection filiale.

En France, la famille reste sans nouvelles des voyageurs pendant deux ans, on craint pour leur vie. On envoie Charles, leur frère âgé de 19 ans, à leur recherche. De nombreux mois lui sont nécessaires pour rencontrer ses frères. Arnauld nous fait le récit des retrouvailles:

Je vis un blanc qui accourait vers moi au galop de sa monture. Quand nous fûmes à quelques distances l'un de l'autre, je mis pied à terre; le blanc en fit autant, et, courant l'un sur l'autre en prononçant chacun le nom de notre frère, nous pûmes nous serrer la main et nous regarder en face. Après les premières étreintes, je cherchai à démêler dans le grand jeune homme que je tenais devant moi les traits de l'enfant que j'avais quitté, il y avait tant d'années. C'était le 30 mars 1848 (Tome IV, inédit).

Antoine quitte l'Afrique le 3 octobre 1848, Charles et Arnauld le suivent fin novembre. Arnauld passe probablement deux ans en France. Le 26 juillet 1850, la Société de Géographie de Paris rend hommage aux deux frères en leur décernant, conjointement, sa plus haute distinction: la grande médaille d'or, prix annuel qui récompense la découverte la plus importante en géographie. Deux mois plus tard, le 27 septembre 1850, les deux frères sont nommés en même temps chevaliers de la Légion d'honneur "pour services rendus au commerce et à la géographie".

Dans le tome IV des mémoires d'Arnauld, encore inédit, on peut lire:

J'arrivai à Paris. Je pus revoir les miens et (...) je me consacrai à l'exécution d'un devoir qu'en quittant l'Ethiopie je m'étais imposé. La manière toute exceptionnelle dont j'avais été reçu, les soins et la bonté toute paternelle dont Dedjadj Guoscho m'avait toujours environné, avaient fait que je ne quittai son pays qu'avec le désir ardent de lui prouver que, si je m'étais éloigné de lui, ce n'était ni pour l'oublier ni pour le méconnaître(...) Je songeai tout naturellement à employer le moyen usité dans toutes les parties de l'Orient. Je songeais à réunir, selon la mesure de mes moyens, tout ce que, dans les produits divers de nos manufactures, je croyais pouvoir lui être agréable. Le temps que je passais à Paris fut donc partagé entre les soins que je devais aux miens et la besogne fastidieuse de parcourir nos grands magasins, de diriger et de hâter les mains de quelques ouvriers habiles. (Tome IV, inédit).

Arnauld ne donne aucun détail sur ses achats.

Les dates du second séjour d'Arnauld en Ethiopie sont imprécises. Il est probablement parti vers la fin de 1850 pour revenir définitivement en France au printemps 1853.

La mère d'Arnauld, inquiète de ce second séjour, fait promettre à son fils "de ne pas traverser le Takkazé", fleuve à la frontière ouest du Tigré. Elle veut ainsi le maintenir dans une région d'où il pourra facilement gagner la mer et rentrer en France si nécessaire. Arnauld tient sa promesse et de ce fait, ne peut rejoindre Guoscho. Il s'emploie à lui faire parvenir les

cadeaux achetés pour lui en France. Ce qui n'est pas une mince affaire, car il faut éviter tant les douanes, que la convoitise des polémarques dont il faut traverser les territoires. Guoscho regrette infiniment la promesse faite par Arnauld qui l'empêche de venir le voir. Arnauld et Guoscho échangent de nombreuses lettres. Arnauld ne cède pas aux injonctions de son ami et reste fidèle à son serment.

En novembre 1852, à la bataille de Gouramba, Guoscho est tué. Kassa le futur empereur Théodore, par haine pour Guoscho, s'acharne sur son cadavre. De tous les Ethiopiens avec lesquels il avait noué des liens d'amitié, Guoscho était celui qui lui était le plus cher. Désespéré, Arnauld va rentrer en France.

Il apprend qu'une frégate française a jeté l'ancre dans le port de Moussawa, il presse son voyage, mais quand il arrive le bateau est déjà parti.

J'en éprouvais un grand regret [écrit Arnauld] car il m'eut été bien agréable de voir mes compatriotes. A plusieurs années en arrière, mon frère et moi étions péniblement venus dans ces pays, bravant les nombreux dangers que l'imagination ou la maladresse suscitent dans les pays inconnus. Nous avons travaillé avec acharnement à établir dans tous ces pays la réputation des blancs. Nous avons lutté toujours pour maintenir notre indépendance et nous avons été assez heureux pour voir couronner nos efforts par les égards et l'opinion bienveillante des habitants des pays envers nous. (...) Nous avons toujours espéré et désiré qu'une visite de quelque bâtiment de notre marine vint à confirmer, en promenant notre pavillon jusque sur les côtes de l'Éthiopie, l'idée de la puissance de notre pays parce que, durant le cours de nos pénibles efforts, nous avons toujours annoncé être une grande et puissante nation, tout aussi puissante sur mer et plus puissante sur terre que l'Angleterre ou qu'aucune autre nation sous le ciel (Tome IV, inédit).

Arnauld ne retournera plus en Éthiopie, ce qui l'attriste énormément. En effet, voilà ce qu'Arnauld dit de ce pays qu'il aime tant:

Je me trouvais dans une seconde patrie qui m'offrait des ressources plus grandes que ma patrie d'Europe; je jouissais de tous les avantages d'un indigène heureusement loti; de plus j'étais en santé, habitué à la vie errante, aux expéditions (...) (Tome III, p. 64).

Mais l'Orient lui manque: il retournera souvent au Caire et à Beyrouth. Pendant son séjour en Éthiopie, Arnauld s'est marié avec une parente du Dedjadj Guoscho, Waletta Rafael. Ils ont eu deux enfants: un fils, Mikael (nom que les Ethiopiens donnaient à Arnauld) que son père n'aurait pas reconnu, et une fille, morte à 17 ans, Maïten de Kaisowane, qui fut élevée par des religieuses à Beyrouth. Voilà qui explique peut-être les nombreux voyages d'Arnauld à Beyrouth.

Le 28 décembre 1864, Arnauld épouse une jeune Américaine – la tradition familiale dit qu'elle serait une arrière-petite-nièce de George Washington – Elisabeth Virginia Young (1840-1923) convertie au catholicisme peu avant son mariage. Arnauld a tenu à faire annuler son mariage éthiopien par Rome. Elle a 24 ans, il en a 49. Ils ont eu 9 enfants, 3 filles et 6 garçons. Jusqu'en 1870, la famille habite Paris mais fait de longs séjours à Ciboure, dans la maison qu'Arnauld a fait construire au moment de son mariage, Elhorrien Borda. A partir de 1870, la famille s'y installe de manière permanente.

En 1868, de nombreuses années après son retour, Arnauld d'Abbadie publie, chez Hachette, à compte d'auteur, la première partie de ses mémoires *Douze ans de séjour dans*

la Haute-Ethiopie (Abyssinie). 1868 est une année favorable à cette publication, car c'est celle du suicide de l'empereur Théodore, vaincu par les troupes anglaises venues de l'Inde, ce qui met l'Ethiopie dans l'actualité. Certaines critiques du livre sont fort élogieuses (Théophile Gautier, par exemple, est frappé par son style et son vocabulaire - j'y reviendrai) mais d'autres critiques sont moins enthousiastes et vont jusqu'à dire qu'il s'agit d'une affabulation. Est-ce une des raisons pour lesquelles la suite des mémoires n'a jamais paru du temps d'Arnauld? Peut-être. Ou bien, le travail de relecture des textes rédigés par les secrétaires d'Arnauld lui est-elle devenue fastidieuse? Ou bien encore, la brouille survenue entre Antoine et Arnauld quelques années après leur retour, serait-elle responsable? Nous ne pouvons aujourd'hui répondre à ces questions.

En 1876, Arnauld se présente, sous l'étiquette monarchiste, aux élections législatives pour l'arrondissement de Bayonne. Il n'est pas élu. Il semble qu'après cet échec, Arnauld ait renoncé à toute vie publique pour vivre retiré, se consacrer à l'éducation de ses enfants, à l'exploitation de son domaine et à ne recevoir que quelques rares amis.

Arnauld meurt à Ciboure le 9 novembre 1893 à l'âge de 78 ans, des suites d'un accident de fiacre (un accident sûrement spectaculaire car le cheval et le cocher sont morts sur le coup, Arnauld, lui, ne meurt que trois ans après). Madame Arnauld d'Abbadie reste à Elhorrien Borda jusqu'à sa mort, en 1923, entourée de ses filles, de ses belles filles et de ses 24 petits-enfants.

* * *

Pendant leur long séjour en Ethiopie, Antoine et Arnauld ont passé peu de temps ensemble. L'unique événement qui les réunit c'est l'expédition aux sources du Nil, but de leur voyage. On lit sous la plume d'Arnauld:

Mon frère devait (...) se tenir au fait de ce qui se passait dans ce pays et tout préparer pour l'expédition que nous comptions accomplir et qui avait pour but de déterminer par des observations astronomiques faites sur les lieux mêmes la position précise des sources mystérieuses (Tome III, p. 118).

Quand les deux frères arrivent enfin aux sources du Nil, Arnauld, très ému, note:

Je dénouai de l'énarne de mon bouclier un petit drapeau que j'avais conservé depuis Kouçayr où mon frère et moi nous l'avions arboré sur un bâtiment arabe qui nous porta pour la première fois sur la mer Rouge. (...) Je le déployai; mon frère et moi nous en prélevâmes avec un sabre de quoi former deux flammes, nous les ajustâmes à des hampes que nous plantâmes des deux côtés de la source; cela fait, nous primes chacun une jointée d'eau et nous bûmes à la France, à son roi et au souvenir de nos amis (Tome IV, inédit).

Et il conclut

Quoiqu'il en soit des Gallas, (...) malgré les dangers que j'ai courus au milieu d'eux, malgré mes fatigues et mes ennuis, je leur conserve une grande reconnaissance car ils nous ont permis à mon frère Antoine et à moi d'accomplir l'oeuvre à laquelle nous avons consacré l'énergie de notre jeunesse et voué les plus belles années de notre vie. Grâce aux Gallas nous avons pu résoudre la question douteuse depuis Hérodote de la position géographique d'une source célèbre, solution peu importante sans doute aux yeux de beaucoup de gens (...) mais d'un grand poids pour nous, si nous la jugeons par ce qu'elle nous a coûté de persévérance et d'efforts (Tome IV, inédit).

Dans leur exploration du pays, Arnauld préparait le terrain pour Antoine: démarches, premières visites aux différents chefs. Les deux frères s'écrivaient, s'envoyaient des messagers, faisaient parfois des marches d'une journée entière pour ne passer que quelques heures ensemble. Après leur expédition aux sources du Nil, Arnauld quitte le premier le pays galla pour retourner auprès de Guoscho. Il s'était fait une réputation de devin, prédisant l'avenir pour les seigneurs locaux chez lesquels ils faisait étape, leur laissant, tel le Petit Poucet, des petits papiers destinés à Antoine qui le suivait. Arnauld raconte:

Je distribuais ça et là des talismans, c'est-à-dire des petits bulletins sur lesquels j'écrivais mon nom et la date de mon passage. Je donnais ainsi à Antoine la facilité de suivre ma trace (Tome IV, inédit).

Arnauld répète plusieurs fois que son frère est chargé de la partie scientifique du voyage, qu'il "étudie les eaux, les airs et les étoiles", qu'il a conçu l'idée de "jeter les fondements d'une carte exacte du pays par la méthode qu'il appelle *Géodésie expéditive*", qu'il transporte toujours ses "instruments astronomiques". Antoine a constitué en outre une très importante collection de manuscrits éthiopiens, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Arnauld consigne dans ses mémoires:

Ces manuscrits représentaient, je crois, la charge de onze mules (Tome IV, inédit).

Arnauld aidait son frère à constituer cette collection de manuscrits:

J'avais obtenu [dit-il] de faire prendre pour mon frère une copie d'un précieux et unique exemplaire d'annales historiques, conservé dans un asile de la province d'Amhara. Un de mes deux clercs-écrivains était occupé à ce travail depuis quelques semaines et comme il allait manquer de papier, je partis pour aller en choisir à Dambatcha, seul endroit où l'on put quelquefois en trouver du bon (Tome II, p. 143).

La contribution d'Arnauld aux recherches de son frère réside dans les récits que sa "vie militaire" lui a permis de faire. Il consacre de longs chapitres à la "maison militaire et civile d'un Dedjazmatch", à l'histoire de l'Ethiopie, à l'histoire du christianisme éthiopien et au clergé, aux anachorètes, aux pleurs funéraires, à la justice, aux mariages éthiopiens, aux descriptions de villes, au récits de batailles, aux costumes. Il évoque la cruauté des Ethiopiens: éviration et mutilation, etc. C'est volontairement que je ne m'étends pas sur les événements politiques qui agitent l'Ethiopie et l'Arabie à cette époque. Je n'évoquerai pas non plus les récits historiques, géographiques ou ethnologiques de l'auteur qui ont certainement été profitables pour Antoine. Ceux que cela intéresse peuvent se reporter aux trois volumes parus des souvenirs d'Arnauld d'Abbadie. Le quatrième est hélas depuis de longues années en attente de publication à la Bibliothèque Vaticane, à Rome.

Je citerai simplement quelques-uns de ces récits. Le premier évoque sa vie chez Choumi Metcha, chef galla, qui avait confié Arnauld, comme c'est la coutume, à l'une de ses femmes:

Je me mis à apprendre le galla. Je crus que dans l'isolement dans lequel je me trouvais, le moyen le plus rapide était d'apprendre force mots. Mon frère m'avait déjà remis un catalogue des mots importants qu'il savait et de ceux qu'il jugeait être de première nécessité. Je me mis à les apprendre par coeur. (...) Soré ma patronnesse était pour moi d'une sollicitude touchante. Elle pouvait approcher la quarantaine. Le soir surtout après le repas (...) c'était un bavardage pendant lequel je travaillais beaucoup et faisais des progrès. Au bout de quelques jours pourtant comme je commençais à m'exprimer un peu mieux, Soré me fit sentir mon ingratitude. Je ne compris peut-être

pas d'abord, puis je finis par ne pas vouloir le faire. Alors commença de sa part un système de représsailles féminines dont j'eus à souffrir une partie de l'hiver. Le matin elle me donnait généralement un morceau de pain et une grande gourde d'une capacité de deux litres au moins, mais qui ne contenait, par une dérision sanglante, que la valeur de deux cuillères à bouches d'un lait qui en humectait à peine le fond. L'air ironiquement bon avec lequel elle me donnait mon repas, la pantomime muette quoique noble et distinguée dont elle accompagnait ma pitance me firent comprendre plusieurs fois que je m'étais fait un ennemi implacable (...). (Tome III, page 168).

Chaque soir (...), je me décidais, poussé par le besoin, en allant dans la prairie qu'avoisinaient nos maisons (...) à me faire suivre par mes deux domestiques qui me ramassaient brin par brin de l'herbe de la prairie et m'en faisaient de petits paquets. (...) Je mordais à belles dents dans mon fourrage et toute ma soirée se passait à ruminer et à appuyer cet exercice gastronomique de jets de javelot fiévreux pour préparer la digestion d'un mets d'une nature aussi incongrue. (...) L'herbe était dure et j'éprouvais de la répugnance à l'ingurgiter sans une mouture plus complète. Je bavais comme un taureau mal mangeant et mon exercice se terminait (...) quand mes deux mâchoires fatiguées me refusaient tout service. J'allais alors à un ruisseau qui coulait aux pieds du pré et je me lavais la bouche, la moustache (Tome III, p. 169).

Voici maintenant le portrait de deux de ses amis. Les portraits de ce genre sont nombreux.

Haïlo avait la tête élevée et le corps droit. Ses pieds étaient lourds et disgracieux, mais sa main était souple, longue et élégante. Il avait le nez droit, aux ailes mobiles, le front haut, large et noueux, le sourcil épais, l'oeil vif, la lèvre bienveillante mais sujette à un frémissement particulier. Son organe clair avec des vibrations métalliques. Ses dents mal rangées étaient noircies par l'habitude qu'il avait prise au Wollo de mâcher du tabac et il écartait, comme on dit vulgairement, la dragée [postillonner]. Son teint bronze foncé, sa barbe courte, ses longues tresses de cheveux tombant sur ses épaules, ses allures martiales, son geste fier et son regard mobile et pénétrant saisissaient tout d'abord. Quoique ses habitudes et ses manières fussent celles d'un homme de meilleure compagnie, il lui arrivait parfois d'être rude, brutal et grossier, comme un soudard. Sa curiosité était incessante, sa mémoire infailible, et son coup d'oeil tellement rapide que, dans un combat, il reconnaissait au milieu des rangs ennemis le cheval ou le cavalier qu'il avait vu une fois, et il passait pour être sans rival à raconter les évolutions d'une armée ou les épisodes d'une bataille.

Son ami inséparable, Mahmed Guelmo, formait avec lui un contraste frappant. Plus jeune de deux ou trois ans, Mahmed était d'une carrure formidable, de forte prestance, débraillé et aussi abandonné dans sa démarche que son ami était accentué et nerveux. Il avait la tête chauve, le front lisse, les dents très belles. (...) Quant à son éducation, elle avait été très soignée. Son père, paysan parvenu au rang de polémarque par son courage, sa droiture et son bon sens, avait voulu qu'il apprît ce qui regarde la vie pratique, la fabrication des armes blanches et de la poudre, la mise en bois d'un canon de carabine, la confection de tout ce qui forme le matériel d'un camp, l'agriculture, la cuisine, à couper et à coudre une culotte et une toge, à faire le harnais d'un cheval, la manière de racoler des soldats et l'art de se les attacher, comme aussi celui de dresser une embuscade. (...) Il avait de plus des recettes pour toutes les maladies des hommes et des chevaux. (Tome II, p. 83-84).

Dans les textes que je vais lire maintenant, Arnauld d'Abbadie utilise un vocabulaire très spécialisé (surtout pour les armes et le cheval) et tombé en désuétude. Trouver la définition de certains termes m'a parfois pris bien du temps. Je vous propose de nous délecter un instant de la saveur de ces mots oubliés de la plupart d'entre nous. Voici pour commencer une description détaillée des soldats éthiopiens et de leur armement. Antoine et Arnauld entrent dans le camp d'un polémarque:

Nous mêmes pied à terre à l'entrée de la première enceinte, au milieu d'une foule remuante et clameuse. (...) Il y avait là des servants d'armes ou porteurs du bouclier et de la javeline du maître; d'autres portant des estramaçons, sortes d'épées à deux tranchants, à poignée cruciale garnie d'argent (...); des fusiliers avec leurs carabines à mèche, leurs cartouchières à pulvérin pendant; mûles richement enharnachées; chevaux de combat piaffant sous leurs housses écarlates; boucliers aux brillantes lamelles d'argent, de vermeil ou de cuivre; javelines et sabres de toutes formes; dards effilés et tragules, lorillarts, esclavines et zagayes, coutelas, bancals, lattes, cimenterres et harpés à l'antique (Tome I, p. 191).

L'armement du cavalier consiste en un bouclier, un sabre et une ou deux javelines. Son bouclier ou rondache, fait en peau de buffle, est rond, comme le clypeus romain et garni d'un umbon ou partie proéminente au centre; son diamètre est entre 60 et 70 centimètres. Les sabres sont de deux sortes: les uns ressemblent à nos demi-espérons de la cavalerie légère, en usage du temps du Directoire; les autres sont à deux tranchants d'une longueur qui varie entre 80 et 140 centimètres et recourbés au point de ressembler à une monstrueuse faucille, rappelant beaucoup le harpé des gladiateurs thraces (Tome I, p. 246).

Voici maintenant le récit d'un banquet pour célébrer la fin d'une bataille:

Les bûcherons abattaient une dizaine de boeufs, les hâteurs de rôts attisaient de grands feux et disposaient la braise pour les grillades, et les comptables de la viande surveillaient le dépècement, écartaient à coups de verges, pages, soldats et chiens faméliques. On se poussait aux portes, sur la place; partout on s'ébattait, on riait, on criait, on était content, et au-dessus, comme un dais tournoyant, planaient d'innombrables oiseaux de proie, faucons, buses, éperviers ou émouchets, qui sifflaient de joie aux apprêts saignants de cette bombance. Lorsque quelques centaines de convives furent entassés autour des tables surchargées de pains et flanquées de distance en distance de distributeurs debout, et que les divers serviteurs bachiques, dégustateurs, transvasseurs, échansons et comptables, avec leurs blanchets, vidercomes, carafons, hanaps, cratères, gamelles, calebasses et tout l'attirail hétérogène de la boisson, se trouvèrent à leur poste, auprès des jarres d'hydromel, grandes à pouvoir noyer trois ou quatre hommes, les timbaliers firent entendre la batterie d'usage, une soixantaine de cuisinières défilant majordome en tête, vinrent déposer sur les tables des mets fumants, et alors commença un festin qui se prolongea bien avant dans la nuit et qui formait comme la clôture de cette campagne (Tome I, p. 325-326).

Je n'ai retenu que trois passages consacrés aux chevaux, mais il y en a bien d'autres: Arnauld en était un grand amateur. Il en a acheté, s'en est fait offrir d'autres et en a ramenés quelque-uns au Pays Basque. C'était un excellent cavalier à qui il fut souvent demandé, pour satisfaire la curiosité parfois envieuse et critique de ses hôtes éthiopiens, de prouver sa virtuosité.

Le corps de la selle est formé de deux petites planchettes ou semelles, recouvertes de peau de boeuf verte [sic] et rasée. Ces planchettes, espacées parallèlement à

l'épine dorsale du cheval, sont reliées entre elles par un arçon droit à courbet et un troussequin [partie postérieure d'une selle plus relevée que le reste] faits d'un bois très-léger recouvert d'une espèce de parchemin, et hauts de quatre à six pouces. Les étriers sont en fer très-léger aussi, et, comme l'étrier antique, ne permettent que d'y passer l'orteil. Une peau de mouton garnie de sa laine sert de coussinet et empêche les planchettes de blesser le dos du cheval. Un tapis de selle en drap rouge ou en basane, fendu au troussequin et à l'arçon, remplace les quartiers et tombe de chaque côté du cheval en deux longues pointes. Une croupière, une sangle et une poitrinière assujettissent cette selle, aussi légère que nos selles de course. La tête du cheval est garnie d'un licol en cuir dont la longe est passée à l'arçon, et d'une têtère sans sous-gorge. Une lanière étroite partant du fronteau [partie de la têtère qui passe au-dessus des yeux du cheval] à la muserolle [partie de la bride qui se place sous le naseau], soutient quatre ou six petites rondelles en laiton poli, qui ballottent sur le chanfrein [armure qui protège la tête du cheval] et miroite à tous les mouvements (...). Chaque cavalier porte suspendue sous son tapis de selle une bougette [une sorte de valise] contenant un tranchet, quelques fines lanières et une alène pour raccommoier au besoin son harnais. (...) Tous montent à cheval en fauconnier, c'est-à-dire du pied droit et du côté nommé hors-montoir [côté droit du cheval] (Tome I, p. 247).

Voilà la description du cheval Dempto:

Sa taille était moyenne, sa robe isabelle, ses crins noirs; bien croupé, goussant [en fait, il aurait dû dire "goussaut" qui se dit des animaux lourds de démarche], membru, court jointé, lippu, orillard [le terme exact est oreillard pour des oreilles longues, basses et pendantes] il était fort en bouche, il avait le col long, le front large et de grands yeux intelligents; sous l'homme il bégayait [cela signifie que l'animal secoue son mors pour s'en dégager], il s'entablait [c'est-à-dire que à la volte les hanches précèdent légèrement les épaules] (Tome I, p. 397).

J'espère que vous avez maintenant une image précise de ce cheval. En voulez-vous un autre de moins belle mine? Le voici:

Il était haut de taille, bien croupé, élégant, mais un peu clamponnier [il s'agit d'un cheval long et bas jointé, c'est à dire un cheval dont le paturon –il s'agit de la partie du membre comprise entre le boulet et la couronne– est très incliné et se rapproche de l'horizontale]. [Le cheval était également] légèrement transtavat [il avait deux balzanes]. Il buvait dans son blanc [c'est-à-dire que ses lèvres étaient envahies de ladre, ou si vous préférez dépourvues par places de pigments cutanés], il avait les reins longs et l'oeil vairon. (Tome II, p. 207).

Arnauld était aussi un grand chasseur. Lors de son second voyage, comme il avait promis de ne pas "traverser le Takkazé" il passe son temps à chasser:

Les hautes herbes que quelques jours de soleil seulement avaient complètement desséchées, fortes, aiguës, acérées défiaient notre toucher et ensanglantaient nos jambes et nos pieds. (...) Quant à l'ombre, c'était une rareté qui n'existait qu'à plusieurs heures de marche d'intervalle. (...) Le terrain sec était richement fourni d'une variété de serpents depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. (...) De loin en loin, une de ces belles notes qui sortent seulement des poitrines léonines, venaient résonner à notre oreille. Quelquefois aussi, le cri aigu et plaintif de l'éléphant venait subitement changer le but de notre marche. Trois énormes éléphants durent à nos carabines d'étendre leurs puissantes masses dans la poussière. Des vautours nudicolles et tous les animaux carnivores de ces pays nous donnaient alors d'étranges spectacles en se disputant les

approches de ces masses de chair. (...) Puis, quand le lion venait à paraître, on s'en apercevait aux regards inquiets, à la tête tournante de ceux des vautours qui étaient en vedette. (...) Celui qui n'a pas vu un lion en liberté ne peut avoir de la noblesse de ses mouvements, de la puissance de son action, qu'une idée fort imparfaite. (...) Sa galanterie et les soins qu'elle lui inspire pour sa lionne sont constants; il est poli comme un homme qui se sent fort (Tome IV, inédit).

* * *

A son retour d'Éthiopie, Arnauld raconte ses souvenirs à sa mère, son frère Charles et quelques amis. Comme il n'aime pas écrire, pendant qu'il parle un secrétaire est installé derrière un rideau et prend en sténo les paroles d'Arnauld. Les secrétaires se succèdent, ce qui explique que les manuscrits soient de différentes mains. Arnauld parlait l'amarigna, il n'en était bien sûr pas de même pour ses secrétaires. L'orthographe des noms propres est donc purement phonétique et varie d'un scribe à l'autre.

Il ne semble pas qu'Antoine ait participé à la rédaction des souvenirs d'Arnauld. Dans tous les manuscrits que j'ai eus sous les yeux ce n'est que dans le récit de la découverte des sources du Nil (tome IV, inédit) que j'ai reconnu des corrections de la main d'Antoine. Il y avait aussi quatre feuillets intitulés "Questions Antonines". Les questions sont écrites soit par un scribe, soit par Arnauld lui-même. Certaines réponses sont de la main d'Antoine.

Les manuscrits d'Arnauld d'Abbadie eux-mêmes ont une histoire dont il faut dire un mot. Certains ont été déposés à la Bibliothèque Nationale en même temps que les papiers d'Antoine. D'autres, restés dans la famille de nombreuses années, ont été, vers 1950, confiés à un capucin d'origine mexicaine, le Père Exupère. Il fait la copie dactylographiée d'une partie d'entre eux, retourne au Mexique où il meurt. Un religieux du même ordre, le père Réginald, ayant travaillé avec le père Exupère, poursuit la tâche entreprise. Après diverses péripéties, les manuscrits "mexicains" ont été transférés à la Bibliothèque Vaticane. Ils sont regroupés dans 19 cartons d'archives. Le père Réginald (devenu depuis M. Roger Izarn) en a fait la description lors du troisième Congrès international des études éthiopiennes, à Addis Abeba, en 1966¹.

Il y a près de dix mille feuillets sur lesquels sont consignés les souvenirs d'Arnauld d'Abbadie. La plus grande partie se trouve à la Bibliothèque Vaticane, les autres sont conservés à la Bibliothèque Nationale. Malheureusement, il reste quantité d'inédits. Il existe parfois jusqu'à trois versions différentes du même récit. Arnauld a dû raconter ses souvenirs de voyage plusieurs fois et adapter ses récits à son auditoire. Monsieur Michel d'Abbadie d'Arrast a bien voulu me confier les manuscrits qui étaient encore en sa possession. Grâce à l'un d'eux, j'ai pu compléter les souvenirs d'Arnauld pour juin et juillet 1846.

En 1980, la Bibliothèque Vaticane publie en même temps dans sa collection *Studi e Testi*, une reproduction anastatique du tome I paru en 1868 (n° 286) et le tome II inédit (n° 287). Le tome III paraît dans la même collection (n° 304) en 1983. Le tapuscrit du tome IV, déposé à la Bibliothèque Vaticane au printemps 1988, attend toujours d'être publié.

1. *Les documents d'Arnauld d'Abbadie*. Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies. Addis Abeba, Institute of Ethiopian Studies, 1969, vol. I, p. 155-168.

Avant que ne paraisse le Tome III, j'avais eu le plaisir de faire la connaissance de deux petites filles d'Arnauld: Mademoiselle Anne d'Abbadie d'Arrast et Madame Elisabeth Rendu. L'épouse d'Arnauld et une de ses filles, Madame de Lasteyrie du Saillant, ont chacune laissé un cahier de souvenirs concernant Arnauld. Monsieur Bernard d'Abbadie d'Arrast a rédigé une *Epopée d'Arnauld d'Abbadie d'Arrast* qui n'a jamais été publiée. Ces témoignages m'ont tous été obligeamment communiqués. Grâce à eux et à mes entretiens avec certains des petits-enfants et arrière-petits-enfants d'Arnauld d'Abbadie, j'ai eu connaissance du mariage éthiopien d'Arnauld, de la manière dont travaillaient les secrétaires et de bien d'autres choses. Qu'ils en soient ici remerciés.

* * *

En conclusion, nous pouvons affirmer qu'Arnauld d'Abbadie n'était pas un homme de cabinet ni de recherche. C'était un aventurier. Il le dit lui-même: "Je ne suis pas un philosophe, je suis un aventurier... un coureur de hasard venu de France".

Néanmoins, il a, par devoir fraternel, tenté sérieusement d'aider son frère dans son travail scientifique. Il a commencé à relever les éléments d'une carte de l'Ethiopie, il a collaboré à la collecte de manuscrits éthiopiens. Mais nous l'avons vu, il suffit d'une boussole cassée pour qu'il retourne à sa nature d'aventurier. Toutefois sa "vie militaire" le conduit à être le témoin de mille choses qu'il consigne dans ses mémoires. Ses observations pertinentes, détaillées avec minutie, grâce à un vocabulaire approprié et une verve souvent pittoresque ont sûrement apporté à la perspicacité d'Antoine une richesse dans ses études. Pouvons-nous dire que cet apport a glissé quelques soubresauts de la vie de ces seigneurs belliqueux et hauts en couleurs dans les écrits scientifiques de l'académicien Antoine?

Pour ma part je l'espère, car avoir travaillé si longtemps sur les écrits d'Arnauld, le "coureur de hasard", me l'a rendu non seulement sympathique, mais cher comme un ami.